



A

comme
aujourd'hui
une langue, le français

par Jean-Marie Klinkenberg

La langue : des fonctions variées

Pour d'aucuns – sans doute à l'âme de technocrate –, la langue servirait avant tout à communiquer. Et lorsqu'ils disent « à communiquer », ils songent évidemment à la communication rationnelle d'informations factuelles. Si son rôle est celui-là, la langue devrait se donner, immuablement, des modèles très stricts. Et c'est sans doute pourquoi on en fait souvent une affaire d'imparfait du subjonctif et d'accords de participes passés.

C'est là, assurément, une vision très réductrice de la langue. Car celle-ci a bien d'autres fonctions.

Tout d'abord, si elle est instrument de communication, elle sert aussi à communiquer les sentiments et les émotions. Et ici, la langue ne mobilise pas les mêmes ressources que dans la communication factuelle. Sur ce dernier terrain, elle tend en effet à utiliser des signes obéissant strictement à l'idéal scientifique de la bi-univocité (un signe pour désigner une seule chose, chaque chose désignée par un seul signe). Mais quand elle doit exprimer des affects, elle n'hésite pas à jouer de l'équivoque et à se moquer de ses propres règles.

Ensuite, la langue fournit son assise à l'individu. Elle est en effet le principal instrument dont nous disposons pour nous approprier l'univers, que nous pensons et construisons à travers elle. Les livres de linguistique sont pleins de ces exemples (qui vont de la perception des couleurs à la structure de la fratrie) qui montrent que c'est le langage qui nous aide à catégoriser le réel. Ainsi, lorsque nous pensons le monde, l'histoire, les relations humaines ou plus simplement la vie domestique, nous versons chacune des réalités dont nous faisons l'expérience dans les moules que notre langue a élaborés. On comprend donc qu'elle fonde nos identités, puisqu'elle nous fournit nos manières de voir.

Mais l'assise identitaire produite par le langage n'est pas qu'individuelle : elle est aussi collective. Car à l'instar de la couleur de la peau, des habitudes alimentaires ou de la religion (et d'ailleurs, il y a toujours un peu de sacré dans le discours sur la langue...), la langue sert volontiers de drapeau aux collectivités humaines, en signifiant puissamment les appartenances de leurs membres. Lorsqu'on écoute telle musique, lorsque l'on adopte tel type de vêtements, on se distingue des autres sur chacun de ces points, en même temps qu'on se montre solidaire de ceux qui font les mêmes choix. De la même manière, utiliser certains tours, certaines expressions, et surtout certains accents, c'est user d'autant de signes de démarcation : la langue nous classe.

Elle nous renvoie donc aux relations qui se nouent dans le groupe et entre les groupes. Et davantage : au pouvoir.

Car si les sociétés investissent autant dans la langue et la chargent d'un poids symbolique aussi considérable, c'est parce que, à travers elle, se nouent les relations de pouvoir. Et l'on peut dès lors comprendre les hurlements qui s'élèvent lorsqu'on tente de rationaliser un tantinet une orthographe où l'arbitraire règne en maître ou lorsqu'on suggère que les noms de fonctions supérieures pourraient bien s'énoncer au féminin : c'est parce que à travers la langue, on touche aux règles sociales en vigueur, règles de distri-

bution du pouvoir d'autant plus impérieuses qu'elles ne sont pas écrites. Dans un monde où communiquer est capital, régner sur les normes linguistiques représente un enjeu de taille. D'ailleurs, c'est aussi à travers la langue que s'opèrent les exclusions sociales, et si elle nous aide à catégoriser le réel, c'est aussi à travers elle que se construisent les relations sociales (c'est pourquoi le français dispose, par exemple du « tu » et du « vous » ; mais toutes les langues ont des instruments analogues). Le pouvoir qu'offre la langue n'est pas que symbolique. Il est aussi économique. Et cet enjeu ne cesse de croître au fur et à mesure que nous pénétrons dans une ère qui produit surtout de l'immatériel : programmes d'ordinateur, dictionnaires électroniques, synthèse de la parole, toutes techniques porteuses que l'on désigne du nom d'industries de la langue.

Faut-il, alors, s'étonner que nous investissions autant dans notre langue ? Et qu'un Cioran puisse dire qu'« on n'habite pas un pays, on habite une langue » ? Puisque notre langue est non seulement le meilleur instrument dont nous disposons pour communiquer, mais encore le moyen qui nous permet d'appréhender l'univers et de nous y insérer, il est compréhensible que nous la dotions d'une haute valeur émotionnelle ; compréhensible aussi qu'elle suscite des sentiments d'allégeance ou de fidélité comparables à ceux que peuvent susciter la foi religieuse, l'adhésion à un quelconque militantisme, ou encore l'identification à un club sportif ou à un groupe musical ; compréhensible enfin qu'elle déclenche les passions...

Sans doute fallait-il souligner, au seuil d'un livre consacré au français, que notre langue partage ainsi le sort de toutes les langues des hommes.

La langue : plasticité, pluralité, et fragilité

Ce qui précède est bien connu de toute personne qui s'est un jour intéressé à sa langue. Mais il fallait le rappeler pour en tirer trois conclusions moins évidentes.

La première : en rappelant que l'instrument langagier doit s'acquitter de fonctions nombreuses et variées, on en souligne à la fois deux traits qui peuvent paraître contradictoires : sa plasticité et sa fragilité. Sa souplesse ouvre un immense espace de liberté à ses usagers. Or, cette plasticité même et cette liberté peuvent donner l'impression de déséquilibre, voire de crise (et n'a-t-on pas souvent entendu dire que le français était en crise ?). Déséquilibre qui est donc inséparable de tout mécanisme langagier.

Car, parce que la langue met des êtres humains en contact, elle est condamnée au tiraillement, pour ne pas dire au conflit : les partenaires coopérant dans l'échange ne sont-ils pas aussi des concurrents, chacun souhaitant tirer de la communication le meilleur profit pour le moindre coût ? Leurs intérêts ne sont pas les mêmes en l'occurrence (parler coûte – la grippe, ou l'ivresse, nous le rappellent parfois –, et les efforts que l'orateur négligerait de faire en parlant trop bas ou trop indistinctement doivent être compensés par ceux qu'il exige de ses auditeurs...). Les échanges linguistiques ne sont en effet pas nécessairement le fruit de consensus sereins : ils peuvent porter la trace de différences ou de tensions, et même instituer ces différences ou exacerber ces tensions. Les langages servent donc aussi à créer de la distance entre les acteurs, que l'on n'osera donc appeler partenaires que par convention. L'énonciation est par conséquent toujours un lieu de négociation, négociation de cette distance qui sépare les partenaires en même temps qu'elle les met en relation, lieu de coopération ou d'affrontement.

Cette tension inscrite en toute langue, nous la ressentons parfois comme un déséquilibre dans la nôtre. C'est singulièrement le cas au cours des phases historiques qui nous

fragilisent (comme en cette fin de millénaire...). Mais il faut se rappeler que ce déséquilibre est universel, et qu'il est même le lot des langues voisines, dont nous proclamons qu'elles participent à notre fragilisation : celles-ci aussi peuvent, aujourd'hui même, se vivre comme menacées et en crise. C'est – bien que la chose soit peu croyable – le cas pour l'anglais aux États-Unis, avec lequel nous n'avons évidemment pas affaire à une langue en recul : le tableau est même peint là-bas en termes aussi – sinon plus – apocalyptiques qu'il l'est dans la francophonie européenne.

La seconde conclusion de notre réflexion sur l'être de la langue sera la suivante. Il en va du français comme de toute autre langue : il n'existe pas. Pas plus que l'allemand ou l'espagnol, d'ailleurs. Ce qui existe, ce sont *des* français, *des* allemands, *des* espagnols. Le joual du déneigeur montréalais, le français de l'ouvrier spécialisé maghrébin de chez Renault, le français teinté de dialecte de l'écolier wallon, le français classieux et branché du triangle d'or Neuilly-Auteuil-Passy, le français, non moins branché, du Paname à Renaud, celui du beur de Sarcelles et celui du sérigne sénégalais, le français tirailleur d'Afrique occidentale, le français caldoche et l'acadien, le québécois et le negro french. Et la langue de la *Chanson de Roland*, avec ses déclinaisons ? du français. Comme le créole haïtien ; comme la langue de Céline avec sa ponctuation haletante ; comme celle de Cavanna avec son oralité et celle de Claudel avec ses périodes.

Les langues varient donc dans l'espace, et de manière parfois spectaculaire, car cette variation peut aller jusqu'à gêner l'intercompréhension (les films québécois sont parfois doublés pour les besoins de la diffusion en Europe ; et, à la télévision belge, on peut voir des documentaires sous-titrés, alors qu'on y fait pourtant parler des francophones de Wallonie ou de Bruxelles). Ces variations affectent tous les composants de la langue : la prononciation, bien sûr,

mais aussi le sens ou l'ordre des mots. Elles affectent même les nuances affectives de ces derniers : et c'est pourquoi les campagnes publicitaires sont revues en passant d'un pays francophone à un autre. Elles varient aussi dans le temps, et parfois en l'espace d'une seule génération : ce que l'on a naguère dit *bath* est devenu *épatant*, puis un sobre *bien* par la suite, avant de céder la place à un *génial* qui, usé par vingt ans de service intense, a laissé la place à *cool*, qui ne manquera pas de disparaître à son tour devant un nouveau venu.

Mais les langues varient aussi – comme on veut moins le savoir – dans la société : car si elles doivent remplir des fonctions différenciées, elles doivent en outre le faire dans des milieux eux-mêmes très différenciés. Autrement dit, la langue, qui varie dans le temps et dans l'espace, varie aussi à un même moment et dans un même lieu, en fonction de facteurs sociaux. On ne la parle pas de la même manière selon qu'on est ouvrier ou notaire, ou selon qu'on croit s'adresser à un ouvrier ou à un notaire ; on n'utilise pas les mêmes tournures quand on est entre amis ou devant le contrôleur des contributions, quand on écrit une lettre ou qu'on utilise le courrier électronique.

Cette pluralité interne des langues n'a rien d'étonnant : puisque toute langue doit remplir des fonctions différenciées, elle offre les moyens de mettre au point mille stratégies communicatives, mille tactiques symboliques, et montre donc à l'observateur une infinité de variétés. Le français n'échappe pas à la règle.

Diversité banale. Mais la mettre en évidence apparaît toujours comme scandaleux, tant elle a été refoulée dans les consciences par les discours unitaristes, qui ont pour fonction de rendre monolithique ce qui n'est qu'un conglomerat de variétés. Pourtant, les dangers que cette variation fait courir à la langue sont largement fantasmés. Car si toute langue est soumise à des forces qui la font varier, ces forces de diversification sont contrecarrées par des forces d'unification. L'unification se produit quand les communi-

cations sont intenses, et la diversification domine lorsqu'elles se relâchent. Or, nous sommes actuellement dans une spectaculaire phase d'unification : toutes les langues des pays développés se sont uniformisées au long de ce siècle, par-delà les différentes couches sociales. Cela est dû à divers facteurs, comme la multiplication des médias – et surtout ceux qui permettent de numériser les données, et donc de les diffuser instantanément dans le monde –, la facilité des déplacements, ou encore les progrès de l'instruction.

Ce type de discours unitariste – ma langue est une, et tout ce qui souligne sa diversité la met en danger – se fait entendre dans toutes les grandes communautés culturelles. Mais il s'est particulièrement développé à propos du français : on nous a tant de fois dit que le français était un que nous sommes devenus sourds à ses accents et à sa variété...

C'est que le français offre l'exemple sans doute le plus poussé qui soit de centralisation et d'institutionnalisation linguistiques. Un francophone, c'est d'abord un sujet qui est affecté d'une hypertrophie de la glande grammaticale, quelqu'un qui, comme Pinocchio, marche toujours accompagné d'une conscience, une conscience langagière volontiers narquoise et qui lui demande des comptes sur tout ce qu'il dit ou écrit. Cette situation a des origines historiques lointaines et complexes. Et elle est consolidée par un facteur quantitatif bien simple : alors que dans les autres grands blocs d'États soudés par une langue européenne – l'anglaise, l'espagnole, la portugaise –, l'ancienne métropole est devenue très minoritaire, la France continue à peser d'un poids décisif dans une francophonie où seule une minorité d'usagers a le français comme langue maternelle.

Une langue dans le monde

Si le français est une grande langue internationale, elle ne joue pas partout le même rôle auprès de ceux qui la pratiquent. Il y a tout d'abord ceux qui l'ont pour langue maternelle et qui, la vivant à chaque minute de leur quotidien parce que c'est la langue dominante de leur société, peuvent faire tout ou presque tout avec elle. C'est le cas pour maints citoyens français (mais non pour tous), et pour nombre de Wallons et de Suisses. Mais c'est déjà un peu moins vrai si l'on se déplace outre-Atlantique : les Québécois ont dû lutter pour que leur langue puisse être utilisée dans tout l'espace public et qu'elle ne devienne pas finalement la langue des seules relations familiales. C'est une lutte que mènent de plus loin les Franco-Ontariens et les Acadiens du Nouveau-Brunswick. Langue de la maison et de la famille : c'est ce que le français tend à être pour les Acadiens de Louisiane, pour nombre de Franco-Canadiens ou de Franco-Américains. Pour d'autres encore, le français n'est pas langue maternelle, mais langue seconde : langue de l'école, ou de l'administration. C'est le cas dans tous les pays d'Afrique, où il faut distinguer ceux du Maghreb de ceux d'Afrique subsaharienne. Dans les premiers, en effet, la présence d'une autre langue répandue – l'arabe – change les données du problème. Dans les seconds, le français est généralement seule langue officielle, mais elle est utilisée à côté d'une multitude d'autres dont certaines – les « langues nationales » – peuvent d'ailleurs avoir un statut privilégié (mais souvent ambigu, puisqu'il va de la co-officialité, comme au Rwanda, à rien du tout).

La diversité des formes de la diffusion du français, jointe à la difficulté qu'il y a à compter les locuteurs de quelque langue que ce soit sans élaborer une méthodologie sûre (de toute manière difficilement applicable à la plupart des pays africains) rend vaine l'estimation du nombre de francophones dans le monde. Et pour cause : qu'est-ce qu'un francophone ? Quelqu'un dont le français est la

langue maternelle ? quelqu'un qui vit dans un État où le français est langue officielle et qui est donc surtout un « francophonisable » ? quelqu'un qui a appris des rudiments de français à l'école ? ou encore quelqu'un qui adhère à une communauté culturelle dont la langue est le français, au point de concevoir son avenir et celui de ses enfants comme membres de cette communauté ?

Si le nombre de francophones que recensent les statistiques varie de la manière la plus fantaisiste, c'est toutefois le chiffre de 100 millions qui est le plus fréquemment répété (une des enquêtes les plus fiables aboutit à 102 millions). D'autres chiffres plus optimistes, ou plus délirants, sont parfois fournis : ainsi, telle personnalité en vue voit 500 millions de francophones à l'aube du XXI^e siècle !

Situation et avenir incertains donc pour le français. Mais quatre choses sont sûres.

La première est qu'en termes absolus, le français progresse. Autrement dit, il y a chaque année plus de personnes sur terre dont la langue maternelle ou seconde est le français : sur les trente dernières années, ce nombre aurait cru de plus de 70 %.

La seconde est que, en termes relatifs, le français recule. Autrement dit, le pourcentage d'êtres humains qui le pratique a diminué : dans le même laps de trente ans, on serait passé de 2,4 à 2,1 % de pratiquants du français dans le monde.

La troisième est que ce recul sera encore plus prononcé dans l'avenir. En effet, les données dont on dispose montrent que les personnes ayant appris le français de par le monde, et qui en sont donc aujourd'hui le soutien, font partout partie des tranches d'âge les plus élevées. La relève est absente : elle est au cours d'anglais...

La quatrième est que la régression du français est plus frappante encore si l'on passe du terrain quantitatif au terrain qualitatif. Car si l'on tient compte non plus seulement du nombre brut de locuteurs, mais de facteurs comme le

produit intérieur brut des pays où la langue se pratique, ou leur taux d'alphabétisation, on obtient un indice mesurant l'importance d'une langue dans le monde. Or un tel indice montre que le français (indice 33) – partageant en cela son sort avec l'allemand, le japonais et l'espagnol (respectivement 42, 32, 31) – est désormais très loin derrière l'anglais (indice 100). C'est que la concurrence des langues, qui est constante dans l'histoire de l'humanité et qui a naguère assuré au français son « universalité », est plus impitoyable que jamais, dans une civilisation qui a fait de la mobilité son idéal. Cette mobilité est celle des personnes – qui assure déjà le règne de l'anglais, lingua franca des aéroports et sauvegarde du touriste égaré –, mais c'est plus encore celle des biens. Or cette mobilité-là profite à la même langue, dans laquelle se produit la plus grosse part de ce que nous consommons. Et ce que nous consommons, ce ne sont pas seulement des objets. Ce sont aussi les médias classiques, comme la presse et l'audiovisuel (les agences de presse les plus importantes sont aux États-Unis, pays où tend à se concentrer toute l'industrie cinématographique). Mais ce sont encore et surtout des biens immatériels : textes, images, sons. Le mouvement de diffusion de l'anglais dans le monde ne peut donc que s'emballer au fur et à mesure qu'augmente dans notre économie la proportion de ces biens immatériels. Car, par nature, de tels objets sont plus transportables que d'autres, mais encore peuvent-ils être numérisés, et donc diffusés instantanément dans le monde. Réputés virtuels, ils créent une richesse qui est bien réelle.

Cette richesse nouvelle se créera-t-elle encore en français ? C'est bien la question qui se pose au francophone au seuil du nouveau siècle. Et s'il a bien des sujets d'inquiétude, il a aussi bien des raisons de s'investir encore dans son français.

Mais pour cela il devra être persuadé que cette langue est bien à lui. Qu'elle est faite pour lui, pour son développement personnel, pour son épanouissement, pour son

bien-être matériel d'abord, moral ensuite, pour sa libération.

C'est vers ce but – lui permettre de se réapproprier sa langue – que tendent ces vingt-six notices. Vingt-six pistes de réflexion, qui lui permettront de mieux comprendre comment sa langue vit, fonctionne, joue et évolue, d'évaluer la position qu'elle occupe dans les médias, dans les sciences et les techniques, de voir comment elle s'inscrit dans le grand jeu des cultures d'aujourd'hui. Vingt-six articles, comme les vingt-six lettres de l'alphabet. Ou plutôt vingt-sept, puisqu'une nouvelle lettre est née – @ –, qui suggère la modernité. C'est sous le signe de cette lettre nouvelle que les responsables de ce petit livre, et de l'exposition « *Tu parles ! ?* », ont voulu placer l'avenir du français.